

# REVUE SPIRITE

JOURNAL

## D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

---

12° ANNÉE.

N° 6.

JUIN 1869.

---

### Aux abonnés de la Revue.

---

Jusqu'à ce jour la *Revue spirite* a été essentiellement l'œuvre, la création de M. Allan Kardec, comme du reste, tous les ouvrages doctrinaux qu'il a publiés.

Lorsque la mort l'a surpris, la multiplicité de ses occupations et la nouvelle phase dans laquelle entrait le Spiritisme, lui faisait désirer de s'adjoindre quelques collaborateurs convaincus, pour exécuter, sous sa direction, des travaux auxquels il ne pouvait plus suffire.

Nous nous attacherons à ne pas nous écarter de la voie qu'il nous a tracée ; mais il nous a paru de notre devoir de consacrer aux travaux du maître, sous le titre d'*Œuvres posthumes*, les quelques pages qu'il se fût réservées s'il était demeuré corporellement parmi nous. L'abondance des documents accumulés dans son cabinet de travail, nous permettra, pendant plusieurs années, de publier dans chaque numéro, outre les instructions qu'il voudra bien nous donner comme Esprit, un de ces intéressants articles qu'il savait si bien rendre compréhensibles à tous.

Nous sommes persuadés de satisfaire ainsi aux vœux de tous ceux que la philosophie spirite a réunis dans nos rangs, et qui ont su apprécier dans l'auteur du *Livre des Esprits*, l'homme de bien, le travailleur infatigable et dévoué, le spirite convaincu, s'appliquant dans sa vie privée à mettre en pratique les principes qu'il enseignait dans ses œuvres.

---

## La route de la vie.

(ŒUVRES POSTHUMES)

La question de la pluralité des existences a depuis longtemps préoccupé les philosophes, et plus d'un a vu dans l'antériorité de l'âme la seule solution possible des problèmes les plus importants de la psychologie ; sans ce principe, ils se sont trouvés arrêtés à chaque pas et acculés dans une impasse d'où ils n'ont pu sortir qu'à l'aide de l'hypothèse de la pluralité des existences.

La plus grande objection que l'on puisse faire à cette théorie, c'est l'absence du souvenir des existences antérieures. En effet, une succession d'existences inconscientes les unes des autres ; quitter un corps pour en reprendre aussitôt un autre sans la mémoire du passé, équivaldrait au néant, car ce serait le néant de la pensée ; ce serait autant de points de départ nouveaux sans liaison avec les précédents ; ce serait une rupture incessante de toutes les affections qui font le charme de la vie présente et l'espoir le plus doux et le plus consolant de l'avenir ; ce serait enfin la négation de toute responsabilité morale. Une telle doctrine serait tout aussi inadmissible et tout aussi incompatible avec la justice et la bonté de Dieu, que celle d'une seule existence avec la perspective d'une éternité absolue de peines pour quelques fautes temporaires. On comprend donc que ceux qui se font une idée pareille de la réincarnation, la repoussent ; mais ce n'est point ainsi que le Spiritisme nous la présente.

L'existence spirituelle de l'âme, nous dit-il, est son existence normale, avec souvenir rétrospectif indéfini ; les existences corporelles ne sont que des intervalles, de courtes stations dans l'existence spirituelle, et la somme de toutes ces stations n'est qu'une très minime partie de l'existence normale, absolument comme si, dans un voyage de plusieurs années, on s'arrêtait de temps en temps pendant quelques heures. Si, pendant les existences corporelles, il paraît y avoir solution de continuité par l'absence du souvenir, la liaison s'établit pendant la vie spirituelle, qui n'a pas d'interruption ; la solution de continuité n'existe en réalité que pour la vie corporelle extérieure et de relation ; et ici l'absence du souvenir prouve la sagesse de la Providence, qui n'a pas voulu que l'homme fût trop détourné de la vie réelle où il a des devoirs à remplir ; mais, dans l'état de repos du corps, dans le sommeil, l'âme reprend en partie son essor, et là se rétablit la chaîne interrompue seulement pendant la veille.

A cela on peut encore faire une objection et demander quel profit on peut tirer de ses existences antérieures pour son amélioration, si l'on ne se souvient pas des fautes que l'on a commises. Le Spiritisme répond d'abord que le souvenir d'existences malheureuses, s'ajoutant aux misères de la vie présente, rendrait celle-ci encore plus pénible : c'est donc un surcroît de souffrances que Dieu a voulu nous épargner ; sans cela, quelle ne serait pas souvent notre humiliation en songeant à ce que nous avons été ! Quant à notre amélioration, ce souvenir serait inutile. Durant chaque existence nous faisons quelques pas en avant ; nous acquérons quelques qualités, et nous nous dépouillons de quelques imperfections ; chacune d'elles est ainsi un nouveau point de départ, où nous sommes ce que nous nous sommes faits, où nous nous prenons pour ce que nous sommes, sans avoir à nous inquiéter de ce que nous avons été. Si, dans une existence antérieure, nous avons été anthropophages, qu'est-ce que cela nous fait, si nous ne le sommes plus ? Si nous avons eu un défaut quelconque dont il ne reste plus de traces, c'est un compte liquidé dont nous n'avons plus à nous préoccuper. Supposons, au contraire, un défaut dont on ne s'est corrigé qu'à moitié, le reliquat se retrouvera dans la vie suivante, et c'est à s'en corriger qu'il faut s'attacher. Prenons un exemple : un homme a été assassin et voleur ; il en a été puni soit dans la vie corporelle, soit dans la vie spirituelle ; il se repent et se corrige du premier penchant, mais non du second ; dans l'existence suivante, il ne sera que voleur ; peut-être grand voleur, mais non plus assassin ; encore un pas en avant, et il ne sera plus qu'un petit voleur ; un peu plus tard et il ne volera plus, mais il pourra avoir la velléité de voler, que sa conscience neutralisera ; puis un dernier effort, et toute trace de la maladie morale ayant disparu, il sera un modèle de probité. Que lui fait alors ce qu'il a été ? Le souvenir d'avoir péri sur l'échafaud ne serait-il pas une torture, une humiliation perpétuelles ? Appliquez ce raisonnement à tous les vices, à tous les travers, et vous pourrez voir comment l'âme s'améliore en passant et repassant par les étamines de l'incarnation. Dieu n'est-il pas plus juste d'avoir rendu l'homme l'arbitre de son propre sort par les efforts qu'il peut faire pour s'améliorer, que d'avoir fait naître son âme en même temps que son corps, et de la condamner à des tourments perpétuels pour des erreurs passagères, sans lui donner les moyens de se purifier de ses imperfections ? Par la pluralité des existences, son avenir est entre ses mains ; s'il est longtemps à s'améliorer, il en subit les consé-

quences : c'est la suprême justice ; mais l'espérance ne lui est jamais fermée.

La comparaison suivante peut aider à faire comprendre les péripéties de la vie de l'âme.

Supposons une longue route, sur le parcours de laquelle se trouvent de distance en distance, mais à des intervalles inégaux, des forêts qu'il faut traverser ; à l'entrée de chaque forêt la route large et belle est interrompue et ne reprend qu'à la sortie. Un voyageur suit cette route et entre dans la première forêt ; mais là, plus de sentier battu ; un dédale inextricable au milieu duquel il s'égaré ; la clarté du soleil a disparu sous l'épaisse touffe des arbres ; il erre sans savoir où il va ; enfin, après des fatigues inouïes, il arrive au confin de la forêt, mais accablé de fatigue, déchiré par les épines, meurtri par les cailloux. Là il retrouve la route et la lumière, et il poursuit son chemin, cherchant à se guérir de ses blessures.

Plus loin il trouve une seconde forêt où l'attendent les mêmes difficultés ; mais il a déjà un peu d'expérience ; il sait les éviter en partie et en sort moins contusionné. Dans l'une, il rencontre un bûcheron qui lui indique la direction qu'il doit suivre, et l'empêcher de s'égarer. A chaque nouvelle traversée son habileté augmente, si bien que les obstacles sont de plus en plus facilement surmontés ; assuré de retrouver la belle route à la sortie, cette confiance le soutient ; puis il sait s'orienter pour la trouver plus facilement. La route aboutit au sommet d'une très haute montagne d'où il en découvre tout le parcours depuis le point de départ ; il voit aussi les différentes forêts qu'il a traversées et se rappelle les vicissitudes qu'il y a éprouvées, mais ce souvenir n'a rien de pénible, parce qu'il est arrivé au but ; il est comme le vieux soldat qui, dans le calme du foyer domestique, se rappelle les batailles auxquelles il a assisté. Ces forêts disséminées sur la route sont pour lui comme des points noirs sur un ruban blanc ; il se dit : « Quand j'étais dans ces forêts, dans les premières surtout, comme elles me paraissaient longues à traverser ! Il me semblait que je n'arriverais jamais au bout ; tout me semblait gigantesque et infranchissable autour de moi. Et quand je songe que, sans ce brave bûcheron qui m'a remis dans le bon chemin, j'y serais peut-être encore ! Maintenant que je considère ces mêmes forêts du point où je suis, comme elles me paraissent petites ! il me semble que d'un pas j'aurais pu les franchir ; bien plus, ma vue les pénètre et j'en distingue les plus petits détails ; je vois jusqu'aux faux pas que j'ai faits. »

Alors un vieillard lui dit : - Mon fils, te voici au terme du voyage, mais un repos indéfini te causerait bientôt un mortel ennui et tu te prendrais à regretter les vicissitudes que tu as éprouvées et qui donnaient de l'activité à tes membres et à ton esprit. Tu vois d'ici un grand nombre de voyageurs sur la route que tu as parcourue, et qui, comme toi, courent risque de s'égarer en chemin ; tu as l'expérience, tu ne crains plus rien ; va à leur rencontre, et tâche, par tes conseils, de les guider, afin qu'ils arrivent plus tôt.

- J'y vais avec joie, reprend notre homme ; mais, ajoute-t-il, pourquoi n'y a t-il pas une route directe du point de départ jusqu'ici ? cela épargnerait aux voyageurs de passer par ces abominables forêts.

- Mon fils, reprend le vieillard, regarde bien, et tu en verras beaucoup qui en évitent un certain nombre ; ce sont ceux qui, ayant acquis le plus tôt l'expérience nécessaire, savent prendre un chemin plus direct et plus court pour arriver ; mais cette expérience est le fruit du travail qu'ont nécessité les premières traversées, de telle sorte qu'ils n'arrivent ici qu'en raison de leur mérite. Que saurais-tu toi-même si tu n'y avais pas passé ? L'activité que tu as dû déployer, les ressources d'imagination qu'il t'a fallu pour te frayer un chemin, ont augmenté tes connaissances et développé ton intelligence ; sans cela, tu serais aussi novice qu'à ton départ. Et puis, en cherchant à te tirer d'embarras, tu as toi-même contribué à l'amélioration des forêts que tu as traversées ; ce que tu as fait est peu de chose, imperceptible ; mais songe aux milliers de voyageurs qui en font autant, et qui, tout en travaillant pour eux, travaillent, sans s'en douter, au bien commun. N'est-il pas juste qu'ils reçoivent le salaire de leur peine par le repos dont ils jouissent ici ? Quel droit auraient-ils à ce repos s'ils n'avaient rien fait ?

- Mon père, reprend le voyageur, dans une de ces forêts, j'ai rencontré un homme qui m'a dit : « Sur la lisière est un immense gouffre qu'il faut franchir d'un bond ; mais sur mille, à peine un seul réussit ; tous les autres tombent au fond dans une fournaise ardente, et sont perdus sans retour. Ce gouffre, je ne l'ai point vu. »

- Mon enfant, c'est qu'il n'existe pas, autrement ce serait un piège abominable tendu à tous les voyageurs qui viennent chez moi. Je sais bien qu'il leur faut surmonter des difficultés, mais je sais aussi que tôt ou tard ils les surmonteront ; si j'avais créé des impossibilités pour un seul sachant qu'il devait succomber, c'eût été de la cruauté, à plus forte raison si je l'eusse fait pour le grand nom-

bre. Ce gouffre est une allégorie dont tu vas voir l'explication. Regarde sur la route, dans l'intervalle des forêts ; parmi les voyageurs, tu en vois qui marchent lentement, d'un air joyeux ; vois ces amis qui se sont perdus de vue dans les labyrinthes de la forêt, comme ils sont heureux de se retrouver à la sortie ; mais à côté d'eux, il en est d'autres qui se traînent péniblement ; ils sont estropiés et implorent la pitié des passants, car ils souffrent cruellement des blessures que, par leur faute, ils se sont faites à travers les ronces ; mais ils en guériront, et ce sera pour eux une leçon dont ils profiteront à la nouvelle forêt qu'ils auront à traverser et d'où ils sortiront moins meurtris. Le gouffre est la figure des maux qu'ils endurent, et en disant que sur mille un seul le franchit, cet homme a eu raison, car le nombre des imprudents est bien grand ; mais il a eu tort de dire qu'une fois tombé dedans on n'en sort plus ; il y a toujours une issue pour arriver à moi. Va, mon fils, va montrer cette issue à ceux qui sont au fond de l'abîme ; va soutenir les blessés sur la route, et montrer le chemin à ceux qui traversent les forêts.

La route est la figure de la vie spirituelle de l'âme, sur le parcours de laquelle on est plus ou moins heureux ; les forêts sont les existences corporelles où l'on travaille à son avancement en même temps qu'à l'œuvre générale ; le voyageur arrivé au but et qui retourne aider ceux qui sont en arrière, est celle des anges gardiens, des missionnaires de Dieu, qui trouvent leur bonheur dans sa vue, mais aussi dans l'activité qu'ils déploient pour faire le bien et obéir au maître suprême.

ALLAN KARDEC.

---

## **Extrait des Manuscrits d'un jeune Médium breton.**

---

### **Les Hallucinés, les Inspirés, les Fluidiques et les Somnambules.**

(Deuxième article, voir *la Revue* de février 1868.)

Nos lecteurs se rappellent, sans doute, avoir lu dans le numéro de la *Revue* de février 1868, la première partie de cette étude intéressante à plus d'un point de vue. Nous en publions aujourd'hui la suite, laissant à l'Esprit qui l'a inspirée, toute la responsabilité de ses opinions, et nous réservant de les analyser un peu plus tard.

Nous livrons ces documents à l'examen de tous les spirites sérieux, et nous serons reconnaissants à ceux qui voudront bien nous trans-

mettre leur appréciation, ou les instructions dont ils pourront être l'objet de la part des Esprits. La *Revue spirite* est, avant tout, un journal d'étude, et, à ce titre, elle s'empresse d'accueillir tous les éléments de nature à éclairer la marche de nos travaux, laissant au contrôle universel, appuyé sur les connaissances acquises, le soin de juger en dernier ressort.

### III

#### LES FLUIDIQUES.

On appelle *Fluide* ce rien et ce tout inanalysable, au moyen duquel le monde spirituel se met en communication avec le monde matériel, et qui maintient notre physique en harmonie, soit avec lui-même, soit avec ce qui est en dehors de lui.

Bien qu'il nous enveloppe et qu'il nous entoure, et que nous vivions en lui et par lui, c'est dans l'âme qu'il se réunit et se condense. Il est non seulement cette portion de notre âme qui nous met en action, nous dirige et nous guide, mais encore il est, pour ainsi dire, l'âme générale qui plane sur nous tous ; c'est le lien mystérieux et indispensable qui établit l'unité en nous-mêmes et en dehors de nous ; et s'il vient à se briser momentanément, c'est alors que se manifeste cette modification immense que nous appelons la mort.

Le fluide, c'est donc la vie elle-même : C'est le mouvement, l'énergie, le courage, le progrès ; c'est le bien et le mal. C'est cette force qui semble animer à son tour du souffle de sa volonté, soit la charrue bienfaisante qui fertilise la terre et fait de nous les nourriciers du genre humain, soit le fusil maudit qui la dépeuple et nous transforme en meurtriers de nos frères.

Le fluide facilite entre l'Esprit de l'inspirateur et celui de l'inspiré, des rapports qui, sans lui, seraient impossibles.

Les hallucinés sont nerveux, mais non pas fluidiques, en ce sens que rien ne se dégage d'eux. C'est ce défaut de dégagement, cet excès ou ce manque de fluide, cette rupture violente d'équilibre en eux qui les exalte jusqu'à la folie, jusqu'au délire, ou tout au moins jusqu'à la divagation momentanée, et fait défiler devant eux des fantômes imaginaires, ou qui se rattachent plus ou moins à la pensée dominante, qui, en excitant les fibres cérébrales, a fait entrer en révolte la quintessence du fluide circulant, trop plein de cette notion impressionnable qui tend incessamment à s'en dégager.

Qu'un fou, qu'un halluciné meure ; que l'on fasse l'autopsie de

son cadavre, et tout paraîtra sain dans sa nature physique ; on ne découvrira rien de particulier dans son cerveau. On pourra cependant observer le plus ordinairement, une légère lésion au cœur, la partie morale atteinte exerçant une puissante influence matérielle sur cet organe.

Eh bien ! ces désordres que le scalpel ne met pas à nu, que le doigt ne touche pas, que l'œil ne voit pas, ils existent dans le fluide, que la science, toujours trop matérialiste, nie pour n'avoir pas à l'étudier.

La vapeur n'avait pas besoin pour être une force, que Salomon de Caus ou Papin en devinassent l'emploi, pas plus que l'électricité n'avait attendu pour exister, que Galvani vînt lui faire accorder ses droits de cité au milieu des savants officiels. Le fluide ne se montre pas plus révérencieux à l'endroit de leurs doctes arrêts. L'électricité et la vapeur qui ne sont que d'hier, ont déjà révolutionné le monde matériel. Le Spiritisme, en affirmant la réalité du fluide, modifiera bien plus profondément encore le monde intellectuel et moral.

Non seulement le fluide existe, mais il est double, il se présente sous deux aspects divers, ou du moins, ses manifestations sont de deux ordres très différents.

Il y a le fluide latent, que chacun possède, et qui, à notre insu, met en mouvement toute la machine. Celui-là demeure en nous, sans que nous en ayons conscience parce que nous ne le sentons pas, et les natures lymphatiques vivent sans se douter qu'il existe.

Puis, il y a les fluides circulants qui sont en action perpétuelle et en ébullition constante dans les organisations nerveuses et impressionnables. Lorsqu'ils ne servent qu'à nous donner une activité extrême, nous les laissons agir au hasard, et ils n'excitent notre préoccupation que quand, faute d'équilibre, ou par une cause quelconque, leur action se traduit par des attaques de nerfs ou d'autres désordres apparents dont il importe de rechercher la cause.

Il arrive assez fréquemment que lorsque la crise nerveuse est calmée et après l'accablement qui la suit, un fluide se dégage de certains sensitifs, qui leur permet d'exercer une action curative sur d'autres êtres plus faibles et atteints d'un mal contraire au leur. Un simple attouchement sur la partie souffrante, suffit pour les soulager. C'est une sorte de magnétisme circulant, momentané, inconscient, car l'action fluidique se produit immédiatement ou ne se produit pas du tout.

Lorsque les inspirés sont fluidiques de naissance, ils jouissent au



plus haut degré de cette précieuse faculté curative. Mais c'est une rare exception.

Ordinairement l'état fluidique se développe à l'heure de la puberté, dans ce moment transitoire où l'on n'est pas fort encore, mais où l'on va le devenir pour supporter la lutte de la vie.

On a vu certains êtres devenir fluidiques pendant quelques années, quelques mois même, et cesser de l'être après que tout avait repris en eux sa situation normale et régulière.

Quelquefois même, et notamment chez les femmes, cet état se manifeste à l'heure critique où la faiblesse commence à se faire sentir.

Il arrive parfois que des enfants en sont doués dans un âge encore très tendre. Un secret instinct nous rapproche d'eux. On dirait qu'une auréole de pureté rayonne autour de ces blondes têtes de chérubins. Encore si près de Dieu, ils sont sains de corps, de cœur et d'âme ; la santé se dégage d'eux, et leur vue, leur présence, leur contact rassèrent notre être tout entier.

Vous vous sentez bien de leur baiser, vous êtes heureux de les bercer dans vos bras. Il y a chez eux quelque chose de plus que le charme qui s'attache aux douces caresses de l'enfant, il y a un dégagement qui calme vos agitations, vous rajeunit et rétablit en vous l'harmonie un moment compromise. Vous vous sentez attiré vers celui-ci et non vers celui-là. Vous ne savez pas pourquoi, et c'est parce que le premier vous procure un bien-être que vous ne ressentiriez pas auprès de tout autre.

Qui de nous n'a pas cherché, souvent pendant bien longtemps et sans le trouver, hélas ! l'être qui doit nous soulager ! Il existe cependant, ainsi que le remède qui peut nous guérir.

Cherchons sans nous décourager, et nous découvrirons. Frappons et l'on nous ouvrira. Si infirmes que nous soyons, il y a cependant quelque part une âme qui répondra à notre âme. Faibles, elle relèvera notre défaillance ; forts, elle adoucira nos aspérités. Nous nous compléterons avec elle, et tous les deux elles s'attendent pour se faire du bien.

Les natures fortement trempées exercent une action magnétique sur les caractères plus faibles. Pour magnétiser fructueusement, il faut un grand effort de volonté concentrée, par conséquent un dégagement de nous-même, et ce dégagement ne peut avoir une action curative qu'autant qu'il ajoute une force puissante à la fai-

blesse que nous combattons et qui fait souffrir celui qu'on magnétise.

Les magnétiseurs ne peuvent que rarement être magnétisés par d'autres. Il semble que cet effort de volonté qu'il faut réaliser, creuse une sorte de réservoir dans lequel s'accumule le fluide à l'état latent, qui déverse son trop-plein sur les autres ; mais il ne reste plus de place pour pouvoir rien recevoir d'eux.

L'intuition est le rayonnement du fluide qui, se dégageant de celui sur lequel nous voulons agir, vient éveiller le nôtre et le fait se déverser sur l'être que nous voulons soulager. De ce choc de deux agents contraires, une étincelle jaillit ; elle éclaire notre Esprit et nous montre ce qu'il convient de faire pour atteindre ce but. C'est la charité mise en action. Ce fluide agissant, toujours prêt à s'éveiller au premier appel de la souffrance, se rencontre surtout chez les âmes sensibles et tendres plus préoccupées du bien des autres que du leur propre.

Il existe certains médecins chez lesquels ce dégagement fluidique s'opère sans même qu'ils s'en rendent compte, et qui ont reçu de Dieu le don de guérir plus sûrement ceux qui souffrent.

Puis enfin il y a les natures vraiment fluidiques dont le trop-plein exige un dégagement continuel sous peine de réagir contre eux. L'action qu'ils exercent sur ceux qui leur sont sympathiques est toujours salutaire, mais elle peut devenir funeste à ceux qui leur sont antipathiques.

C'est parmi ceux-là que se rencontrent les sensitifs qui, dans l'obscurité, perçoivent les lueurs odiques qui se dégagent de certains corps, tandis que les autres n'aperçoivent rien.

Les fluidiques et les sensitifs sont les plus sujets à ces sentiments instinctifs de sympathie ou d'antipathie, en présence de ceux dont le contact ou la vue seulement leur fait éprouver du bien ou du mal.

Certains enfants exercent une pression physique ou morale sur leurs frères ou sur leurs camarades. C'est le fluide de dégagement qui va vers ces derniers et les domine.

Chacun de nous exerce sur autrui un pouvoir attractif ou répulsif, mais à des degrés différents, car la nature est multiple et infinie dans ses combinaisons.

Qui n'a senti l'effet d'une simple poignée de main pour remettre l'être en équilibre ou pour détruire en soi cet équilibre ; pour nous unir à la personne qui nous la donne, ou pour nous repousser loin

d'elle ; pour nous faire ressentir une sensation de bien-être ou de souffrance ?

Qui n'a senti le froid ou la chaleur d'un baiser ?

Qui n'a senti ce frémissement intérieur qui ébranle tout notre être au moment où nous sommes mis en rapport avec un autre, et qui nous fait dire : C'est un ami !... ou bien un ennemi ?

Les personnes dont les mains sont froides et moites sont de complexion faible ; d'une sensibilité peu développée, elles ne donnent pas de fluide et elles ont besoin qu'on leur en prodigue.

Les inspirés jouissent habituellement du privilège de pouvoir secourir, par un fluide qui se dégage d'eux, ceux qui en ont besoin.

Mais rarement ils jouissent d'une bonne santé, rarement l'équilibre et l'harmonie règnent dans leur personne.

Ils ont trop ou pas assez de fluide, et ce n'est guère que dans le moment de l'inspiration qu'ils se trouvent en complète harmonie.

Mais alors ils n'en ressentent pas les bienfaits, puisqu'une autre individualité est unie à la leur et qu'elle les abandonne momentanément, après qu'ils ont donné ce qu'ils avaient en réserve.

Les guérisseurs de la campagne, les sorciers, ceux qui font disparaître les entorses, sont généralement des fluidiques. Leur puissance est réelle ; ils l'exercent sans savoir comment. Mais on se tromperait à croire qu'ils puissent agir également sur tout le monde. Il faut que le fluide qui se dégage d'eux soit en harmonie avec celui de la personne qui doit l'absorber, autrement l'effet contraire se produit. De là vient le mal très réel que l'on ressent parfois après une visite chez l'un de ces prétendus sorciers.

Il n'y a ni remèdes ni fluides dont l'action soit universelle. Toute action est modifiée par la nature de celui qui la reçoit. Il faut que l'étincelle frappe juste, sinon il y a choc et aggravation dans le mal que l'on prétend soulager.

Le magnétisme subit la même loi et ne peut pas davantage être efficace dans tous les cas.

Les sensitifs et les fluidiques sont les plus généreuses natures, celles qui sentent le mieux tous ces mille riens qui composent l'être humain dans sa partie morale, physique et intellectuelle. Mais ce sont aussi les plus malheureuses, parce qu'elles donnent plus aux autres que ceux-ci ne leur rendent.

Les plus fluidiques ont généralement un grand dégoût de leur personnalité. Elles pensent aux autres, jamais à elles-mêmes. Cela tient peut-être aussi à une sorte d'intuition secrète ; elles sentent que

sans ce dégagement de leur trop-plein qu'elles déversent sur autrui, elles ne pourraient pas avoir de repos.

Plaignons les fluidiques et les sensitifs. La vie a pour eux plus de douleurs que de joies ; elle n'est qu'une continuelle souffrance.

Mais admirons-les en même temps, car ils sont bons, généreux et doués de la charité humanitaire. Une force se dégage d'eux pour le soulagement de leurs frères et c'est pour être plus complètement *tout à tous*, qu'ils sont si peu à eux-mêmes.

Et peut-être leur avancement sera-t-il plus rapide et plus grand dans un autre monde, parce qu'ils ont passé dans celui-ci en ne s'appliquant qu'à faire du bien aux autres.

Parfois, après un trop grand dégagement, le fluidique souffre et arrive à un extrême degré de faiblesse, jusqu'au moment où, de nouveau, il rentre en possession de sa force. Quand une personne souffre, il ne calcule pas et va vers elle. Le cœur l'y entraîne victorieusement, adviene que pourra ! Ce n'est plus un homme que de froides convenances retiennent ; c'est une âme qui s'éveille au premier cri de la souffrance, et qui ne se souvient plus après que le soulagement est arrivé !

#### IV

### LES SOMNAMBULES.

Le somnambulisme, que l'on peut diviser en trois catégories, ne se rapporte directement ni à l'une ni à l'autre des trois phases que nous venons de décrire.

1° Le somnambule naturel sera bien rarement un bon magnétiseur. Il peut n'être accessible ni à l'inspiration ni au fluide forcé et concentré sur un seul point par la volonté de celui-ci. D'autres fois, son état annonce une prédisposition favorable à recevoir une impulsion.

Le somnambulisme naturel est le rêve mis en action. La pensée suit son cours pendant le sommeil des organes. C'est encore là ce qui prouve que quelque chose vit en nous, en dehors de la matière, que nous pensons et que nous vivons pendant le sommeil, de la vie active de l'Esprit, bien que nous ayons pour un temps toutes les apparences de l'anéantissement.

La vie active se continue donc chez le somnambule ; seulement elle change de forme et prend celle d'un rêve. L'esprit agite la matière, puisque les organes physiques sont remis en action par une force énergique dont au réveil l'individu a perdu jusqu'au souvenir.

L'inspiré véritable étant imprégné d'une force puissante et inconnue, a quelque chose du somnambule naturel en ce sens qu'il obéit à une impulsion qui lui est étrangère, et qu'il cesse de la ressentir aussitôt qu'il est rentré dans son état naturel.

Le somnambule agit sous la simple inspiration qui émane de lui ; il est concentré sur un seul objet, c'est pourquoi dans tous les actes qu'il accomplit alors, il paraît bien supérieur à lui-même. Si on l'éveille, il se trouble, il s'écrie comme au milieu d'un cauchemar et cette brusque transition n'est pas sans danger pour lui.

Cet état bizarre n'attaque ni ne fatigue les organes. Ces êtres se portent très bien, parce que, tandis qu'ils agissent, l'être physique dort, se repose pendant que l'imagination seule travaille.

2° Chez l'inspiré, on peut dire qu'il y a toujours une grande somme de repos physique. Empreint d'une autre individualité, son corps ne participe pas à l'action qu'il accomplit, et son Esprit même sommeille d'une certaine façon, puisqu'on vient le forcer à s'assimiler les pensées d'un autre dont il perd ensuite jusqu'à la plus légère trace, à mesure qu'il s'éveille à la vie ordinaire.

Chez les natures dociles (et tous les somnambules ne le sont pas), ce travail de concentration, d'*emparement* de l'être, se fait sans lutte, c'est pourquoi ces pensées leur sont plus particulièrement données, précisément parce qu'elles n'interrompent pas le repos chez ceux à qui on les apporte.

On confond parfois les somnambules avec les inspirés, parce qu'il y a ressemblance dans les résultats.

Les uns et les autres prescrivent des remèdes. Mais l'inspiré seul est un révélateur ; c'est en lui-même que le progrès réside, puisque seul il est l'écho, l'instrument passif d'un Esprit autre que le sien, et plus avancé.

Le magnétisme réveille chez le somnambule, surexcite et développe l'instinct que la nature a donné à tous les êtres pour leur guérison, et que la civilisation incomplète au milieu de laquelle nous nous débattons, a étouffé en nous pour le remplacer par les fausses lueurs de la science.

Les inspirés n'ont nullement besoin du secours du fluide magnétique. Ils vivent paisibles, ne pensant à rien. Tout à coup un mot, obscur et indistinct tout d'abord, est murmuré à leur oreille ; ce mot les pénètre ; il prend un sens, grandit, s'élargit, devient une pensée ; d'autres se groupent à l'entour, puis l'élaboration intime étant arrivée à maturité, une force irrésistible les dompte, et, soit par la

parole, soit par l'écriture, il faut qu'ils chassent au dehors la vérité qui les obsède.

Ils sont tellement imprégnés de leur objet, tellement possédés par lui, que, pendant ces heures d'élaboration ou de diversion, ils ne sont plus accessibles aux souffrances du corps, puisqu'ils ne le sentent plus et qu'ils n'ont plus conscience d'eux-mêmes, puisque, enfin, un autre vit en eux à leur place.

Peu à peu, à mesure que le souffle inspirateur les abandonne, la douleur revient ; ils reprennent possession d'eux-mêmes, ils vivent de leur volonté propre, subordonnée à leurs perceptions personnelles, et il ne reste plus, de l'apparition évanouie, rien qu'une sorte de vide dans le cerveau, suivant l'expression consacrée, mais vide qui existe en réalité dans l'organisme tout entier.

Souvent l'inspiré se trouve inconsciemment imprégné depuis longtemps de l'Esprit d'autrui. Il a, à son insu, des instants de recueillement forcé ; il sait et peut mieux concentrer des idées, tout en paraissant vivre de la vie commune et échanger avec les autres ses pensées ordinaires. Mais ses distractions sont plus fréquentes, même sans que son Esprit soit encore concentré sur une chose plutôt que sur une autre. Il flotte dans le vague ; il se laisse bercer par une sorte d'engourdissement qui est le commencement de l'infusion de communications encore au premier travail de transmission.

Par lui-même, le magnétisme ne donne pas l'inspiration : tout au plus la provoque-t-il, la rend-il plus facile. Le fluide est comme un aimant qui attire les morts bien-aimés vers ceux qui restent. Il se dégage abondamment des inspirés et va éveiller l'attention des êtres partis les premiers et qui leur sont similaires. Ceux-ci, de leur côté, épurés et éclairés par une vie plus complète et meilleure, jugent mieux et connaissent mieux ceux qui peuvent leur servir d'intermédiaires dans l'ordre de faits qu'ils croient utiles de nous révéler.

C'est ainsi que ces êtres plus avancés découvrent souvent chez celui qu'ils adoptent pour leur élu, des dispositions qu'il ne se connaissait pas lui-même. Ils le développent dans ce sens, malgré les obstacles que leur opposent les préjugés du milieu social, ou les préventions de la famille, sachant bien que la nature a préparé le terrain pour recevoir la semence qu'ils veulent répandre.

Voici un médecin demeuré médiocre parce que des considérations plus fortes que sa volonté lui ont imposé une vocation factice : l'inspiration ne fera jamais de lui un révélateur en médecine. L'Esprit ne viendra jamais lui communiquer les choses qui ont trait au

métier qu'on l'a contraint d'exercer, mais bien celles qui sont en rapport avec les facultés naturelles qui, à son arrivée sur la terre, lui ont été départies pour qu'il les développât par le travail, et qui sont demeurées à l'état latent. C'était là l'œuvre qu'il devait réaliser. L'Esprit l'a remis dans la voie, et lui a fait comprendre sa véritable mission.

Le magnétisme, en tant qu'inspiration, ne peut rien pour cette créature fatalement dévoyée. Seulement, comme il y a désaccord entre les tendances que lui impriment ses fluides et les fonctions que les circonstances l'ont condamné à exercer, il est mécontent, malheureux ; il souffre, et, à ce point de vue, le magnétisme peut venir calmer un moment les regrets qu'il éprouve en présence de son avenir brisé.

C'est donc bien à tort que l'on croit généralement dans le monde que, pour être inspiré, il faut être magnétisé. Encore une fois, le magnétisme ne donne pas l'inspiration ; il fait circuler le fluide et nous remet en équilibre, voilà tout. De plus, il est incontestable qu'il développe le pouvoir de concentration.

Les somnambules du plus haut titre, ceux qui répandent autour d'eux des lumières nouvelles, sont en même temps des inspirés ; seulement il ne faut pas croire qu'ils le sont également à toutes les heures.

3° Les somnambules sont plus généralement des fluidiques que des inspirés ; alors on conçoit l'opportunité de l'action magnétique. L'attouchement, soit du magnétiseur, soit d'une chose qui lui a appartenu, peut leur donner ce pouvoir de concentration provoquée et préalablement augmentée par les passes magnétiques. Joint à la prédisposition somnambulique, le magnétisme développe la seconde vue et produit des résultats extraordinaires, surtout au point de vue des consultations médicales.

Le somnambule est tellement concentré par le désir de guérir la personne dont le fluide est en rapport avec le sien, qu'il lit dans son être intérieur.

S'il ajoute à cette disposition celle d'être inspiré, chose extrêmement rare, c'est alors qu'il devient complet. Il voit le mal ; on vient lui indiquer le remède !

Les Esprits qui viennent imprégner l'inspiré ne sont pas des êtres surnaturels. Ils ont vécu dans notre monde ; ils vivent dans un autre, voilà tout. Peu importe la forme physique qu'ils revêtent ; leur

âme, leur souffle est identique au nôtre, parce que la loi qui régit l'univers est une et immuable.

Le fluide étant le principe de vie, l'animation, et notre âme ayant, grâce à des fluides différents, des attractions et par suite des destinées multiples et diverses, si, par l'action magnétique, on détourne de sa spontanéité le pouvoir de concentration sur la pensée qui doit nous être transmise, l'Esprit ne peut plus exercer son action, conserver sur nous sa même force, sa volonté intacte pour nous faire écrire, ou lire à haute voix, au monde qui en a besoin, ce qu'il est venu nous apporter.

Aussi les médecins qui dirigent les somnambules, doivent-ils éviter autant que possible de les magnétiser, sous peine de remplacer la véritable inspiration par une simple transmission de leur propre pensée.

Les somnambules, pas plus que les inspirés ou les fluidiques, ne peuvent agir sur tous leurs frères incarnés. Chacun n'est puissant que sur un petit nombre. Mais tous, en somme, y trouveront leur part, lorsqu'on n'aura plus frayeur de ces forces généreuses qui se dégagent de nous à des degrés plus ou moins intenses.

Pour les somnambules fluidiques, l'emploi du magnétisme est utile en exerçant sur eux son influence de concentration. Seulement il y a dans cet état plus encore que dans tout autre, une force d'attraction ou de répulsion contre laquelle il ne faut jamais lutter.

Les plus richement doués sont accessibles à des antipathies trop extrêmes pour qu'ils puissent les étouffer. Ils en éprouvent comme ils en inspirent. Leurs prescriptions sont alors rarement bonnes. Mais, doués ordinairement d'une grande force morale en même temps que d'une excessive bienveillance, ils acquièrent un grand pouvoir de modération sur leur personne, et s'il ne leur est pas toujours permis de faire le bien, du moins ils ne feront jamais le mal.

EUGÈNE BONNEMÈRE.

---

### **Pierre tumulaire de M. Allan Kardec.**

Dans la réunion de la Société de Paris qui suivit immédiatement les obsèques de M. Allan Kardec, les spirites présents, membres de la société et autres, émirent unanimement le vœu qu'un monument, témoignage de la sympathie et de la reconnaissance des spirites en général, fût édifié pour honorer la mémoire du coordonnateur de



notre philosophie. Un grand nombre de nos adhérents de la province et de l'étranger se sont associés à cette pensée. Mais l'examen de cette proposition a dû nécessairement être retardé, parce qu'il convenait d'abord de s'assurer si M. Allan Kardec avait fait des dispositions à cet égard et quelles étaient ces dispositions.

Tout bien examiné, rien ne s'opposant plus à l'étude de cette question, le comité, après y avoir mûrement réfléchi, s'est arrêté, sauf modification, à une décision qui, tout en permettant de satisfaire au vœu légitime des spirites, lui paraît le mieux s'harmoniser avec le caractère bien connu de notre regretté président.

Il est bien évident pour nous, comme pour tous ceux qui l'ont connu, que M. Allan Kardec, comme Esprit, ne tient en aucune façon, à une manifestation de ce genre, mais l'homme ici s'efface devant le chef de la doctrine, et il est de la dignité, je dirai plus, du devoir de ceux qu'il a consolés et éclairés, de consacrer par un monument impérissable, la place où repose sa dépouille mortelle.

Quel que soit le nom sous lequel elle a été désignée, il est hors de doute pour tous ceux qui ont un peu étudié la question et pour nos adversaires même, que la doctrine spirite a existé de toute antiquité, et cela est tout simple puisqu'elle repose sur des lois de nature aussi anciennes que le monde ; mais il est bien évident aussi que, de toutes les croyances antiques, c'est encore le Druidisme pratiqué par nos ancêtres les Gaulois, qui se rapproche le plus de notre philosophie actuelle. Aussi est-ce dans les monuments funéraires qui couvrent le sol de l'antique Bretagne que le comité a reconnu la plus parfaite expression du caractère de l'homme et de l'œuvre qu'il s'agissait de symboliser.

L'homme était la simplicité incarnée, et si la doctrine est simple elle-même comme tout ce qui est vrai, elle est aussi indestructible que les lois éternelles sur lesquelles elle repose.

Le monument se composerait donc de deux pierres levées de granit brut, surmontées d'une troisième pierre reposant un peu obliquement sur les deux premières, *d'un dolmen*, en un mot. Sur la face inférieure de la pierre supérieure, on graverait simplement le nom d'Allan Kardec, avec cette épigraphe : *Tout effet a une cause, tout effet intelligent a une cause intelligente ; la puissance de la cause intelligente est en raison de la grandeur de l'effet.*

Cette proposition, accueillie par les marques unanimes d'assentiment des membres de la Société de Paris, nous a paru devoir être portée à la connaissance de nos lecteurs. Le monument n'étant pas

seulement la représentation des sentiments de la Société de Paris, mais des spirites en général, chacun devait être mis à même de l'apprécier et d'y concourir.

---

### Musée du Spiritisme.

Dans les plans d'avenir que M. Allan Kardec publiait dans *la Revue* de décembre et dont son départ imprévu retardera nécessairement l'exécution, se trouve le paragraphe suivant :

« Aux attributions générales du comité seront annexés, comme dépendances locales :

« 1° - - - - -

« 2° Un musée où seront réunies les premières œuvres de l'art spirite, les travaux médianimiques les plus remarquables, les portraits des adeptes qui auront bien mérité de la cause par leur dévouement, ceux des hommes que le Spiritisme honore, quoique étrangers à la doctrine, comme bienfaiteurs de l'humanité, grands génies missionnaires du progrès, etc.

« Le futur musée possède déjà huit tableaux de grande dimension, qui n'attendent qu'un emplacement convenable, vrais chefs-d'œuvre de l'art, spécialement exécutés, en vue du Spiritisme, par un artiste en renom, qui en a généreusement fait don à *la doctrine*. C'est l'inauguration de l'art spirite par un homme qui réunit la foi sincère au talent des grands maîtres. Nous en ferons en temps utile, un compte rendu détaillé. »

(*Revue* de décembre 1868, page 385.)

Ces huit tableaux comprennent : le *portrait allégorique de M. Allan Kardec* ; le *Portrait de l'auteur* ; trois scènes spirites de la vie de Jeanne d'Arc, ainsi désignées : *Jeanne à la fontaine*, *Jeanne blessée* et *Jeanne sur son bûcher* ; l'*Auto-da-Fé de Jean Huss* ; un tableau symbolique des *trois Révélations*, et l'*Apparition de Jésus au milieu de ses apôtres, après sa mort corporelle*.

Lorsque M. Allan Kardec publia cet article dans la *Revue*, il avait l'intention de faire connaître le nom de l'auteur, afin que chacun pût rendre hommage à son talent et à la fermeté de ses convictions. S'il n'en a rien fait, c'est que celui-ci que la plupart d'entre vous connaissent, par un sentiment de modestie que vous comprendrez facilement, désirait garder l'incognito et n'être connu qu'après sa mort.

Aujourd'hui les circonstances ont changé, M. Allan Kardec n'est plus, et, si nous devons nous efforcer d'exécuter ses desseins autant qu'il est en nous, nous devons aussi, toutes les fois que nous en avons la possibilité, mettre notre responsabilité à couvert et parer aux éventualités que des événements imprévus ou des *manœuvres malveillantes* pourraient faire surgir.

C'est dans cette intention, messieurs, que madame Allan Kardec me charge de vous faire savoir que six des tableaux désignés ci-dessus, ont été remis entre les mains de son mari, qu'ils se trouvent actuellement entre les siennes, et qu'elle les conservera en dépôt jusqu'à ce qu'un local approprié, acheté avec les fonds provenant de la caisse générale, et gérée par conséquent sous la direction du comité central chargé des intérêts généraux de la doctrine, permette de les disposer d'une manière convenable.

Jusqu'ici, les embarras multiples d'une translation de domicile, dans les conditions douloureuses que vous connaissez, n'ont pas laissé la latitude de visiter les tableaux. Désormais, tout spirite pourra, si tel est son désir, les examiner et les apprécier, à la résidence particulière de madame Allan Kardec, les mercredis, de deux heures à quatre heures.

Les deux autres tableaux sont encore entre les mains de l'auteur, que vous avez sans doute tous déjà reconnu. C'est, en effet, M. Monvoisin qui, puisant une nouvelle énergie dans la fermeté de ses convictions, a voulu, malgré son grand âge, concourir au développement de la doctrine, en ouvrant une ère nouvelle pour la peinture, et en se mettant à la tête de ceux qui, dans l'avenir, illustreront l'art spirite.

Nous n'en dirons pas davantage à cet égard. M. Monvoisin est connu et apprécié par tous, tant comme artiste de talent que comme spirite dévoué, et il prendra place à côté du maître, dans les rangs de ceux qui auront bien mérité du Spiritisme.

(Extrait du procès-verbal de la séance du 7 mai 1869.)

---

## Variétés.

---

### Les miracles de Bois-d'Haine.

(Deuxième article, voir la *Revue* d'avril 1869.)

Sous ce titre, nous avons publié, dans un précédent numéro, l'analyse d'un article du *Progrès thérapeutique*, journal de médecine,

rendant compte d'un phénomène singulier, qui excitait au plus haut point la curiosité publique à Bois-d'Haine (Belgique). Il s'agissait, comme on se le rappelle, d'une jeune fille de 18 ans, nommée Louise Lateau qui, tous les vendredis, de une heure et demie à quatre heures et demie, tombe dans un état d'extase cataleptique.

Pendant la crise, elle reproduit, par la position de ses membres, la crucifixion de Jésus, et cinq plaies s'ouvrent aux endroits précis où furent celles du Christ.

Différents médecins ont examiné attentivement ce curieux phénomène, dont on trouve d'ailleurs plusieurs exemples dans les annales de la médecine. L'un d'eux, le docteur Huguet, a adressé au *Petit Moniteur* la lettre suivante, que nous reproduisons sans commentaires, ajoutant seulement que nous partageons sans réserve l'opinion du docteur Huguet sur les causes probables de ces manifestations.

« L'explication des curieux phénomènes observés sur Louise Lateau et relatés dans votre estimable journal (*le Petit Moniteur universel du soir*, du samedi 10 avril 1869) nécessite la connaissance complète du composé humain.

« Tous ces phénomènes, ainsi que vous le faites très judicieusement observer, sont dus à l'imagination.

« Mais que faut-il entendre par là si ce n'est la faculté de retenir, à l'aide de la mémoire, des impressions imaginées ?

« Comment reçoit-on les impressions, et comment, les impressions reçues, expliquer la représentation physiologique du crucifiement ?

« Voici, monsieur, les explications que je prends la liberté de vous soumettre.

« La substance humaine est une unité ternaire composée de trois éléments ou plutôt de trois modalités substantielles : l'esprit, le fluide nerveux et la matière organisée ; ou, si l'on veut, de deux manifestations phénoménales solidaires : l'âme et le corps.

« Le corps est une agrégation sérielle et harmonieusement disposée des éléments du globe.

« Le fluide nerveux est la mise en commun de toutes les forces cosmiques et de la force vitale reçue avec l'existence.

« Ces forces, élevées à la plus haute puissance, constituent l'âme humaine qui est de même nature que toutes les autres âmes du monde.

« Cette analyse succincte de l'homme ainsi présentée, cherchons à en expliquer les faits.

« Une étude sérieuse de la catalepsie et de l'extase nous a confirmé dans cette théorie, et nous a permis d'émettre les propositions suivantes :

« 1° L'âme humaine, répandue dans toute l'économie, a sa plus grande tension dans le cerveau, point d'arrivée des impressions de toute sorte et point de départ de tous les mouvements ordonnés.

« 2° Le fluide nerveux, résultat de l'organisation de toutes les forces cosmiques et natives réunies, est le levier dont l'âme se sert pour établir ses rapports avec les organes et avec le monde extérieur.

« 3° La matière est l'étui, la cellule multiple et agrandie qui se moule sur la forme fluïdique déterminée et spécifiée par la nature même de l'homme.

« 4° Les organes ne sont que les médiateurs entre les forces organiques et celles du milieu ambiant.

« 5° Les organes sont sous l'influence de l'âme qui peut les modifier de diverses façons, suivant ses divers états, par l'intermédiaire du système nerveux.

« 6° L'âme est mobile, elle peut aller et venir, se porter, avec plus ou moins de puissance sur tel ou tel point de l'économie, suivant les circonstances et le besoin.

« Les migrations de l'âme dans son corps entraînent les migrations du fluide nerveux qui, à leur tour, entraînent celles du sang.

« Or, quand l'âme de la jeune Lateau était en consonance similaire, par sa foi, avec la passion du Christ imaginée dans son sentiment, cette âme se portait, par rayonnement similaire, sur tous les points de son corps, qui correspondaient dans sa mémoire à ceux du corps du Christ par où le sang s'était écoulé.

« Le fluide nerveux, ministre fidèle de l'âme, suivait la direction de son chef de file, et le sang chargé d'un dynamisme de même nature que le fluide nerveux, prenait la même direction.

« Il y avait donc :

« 1° Entraînement du fluide nerveux par le rayonnement expansif, centrifuge et spécialiste de l'âme ;

« 2° Entraînement du sang par le rayonnement similaire, centrifuge et spécialiste du fluide nerveux.

« 3° L'âme, le fluide nerveux et le sang se mettaient donc en marche consécutivement à un fait d'imagination devenant le point de départ de leur expansion centrifuge.

« De même s'expliquent la mise en croix du corps et ses diverses attitudes.

« Abordons maintenant les faits contradictoires relatifs à l'expérience du crucifix en bois ou en cuivre et de la clef.

« Pour nous, la catalepsie est, quelle qu'en soit la cause, un retrait des forces vitales vers les centres, de même que l'extase est une expansion de ces mêmes forces loin de ces centres.

« Lorsqu'on plaçait un crucifix dans la main de la jeune fille, celle-ci centralisait ses forces pour retenir une sensation affective en rapport avec sa foi, avec son amour pour le Christ.

« Les forces retirées dans les centres, les membres n'avaient plus la souplesse que leur donnent les forces à l'état d'expansion centrifuge ; de là, la catalepsie ou roideur des membres.

« Lorsqu'on remplaçait la croix par un autre objet moins symbolique de l'idée chrétienne, les forces revenaient dans les membres et la souplesse renaissait.

« Les faits relatifs à la torsion des bras appellent la même explication.

« Quant aux tentatives de réveil infructueuses, par des cris, par la mise en mouvement des bras, par des aiguilles perçant la peau, en plaçant de l'ammoniaque sous le nez, ce n'est que de la physiologie expérimentale relative aux sensations.

« L'insensibilité tient à une solution de continuité plus ou moins prononcée, plus ou moins durable entre les centres perceptifs et les organes du corps impressionnés : solution de continuité due, soit à un retrait centripète exagéré des forces vitales, soit à une dispersion centrifuge trop forte de ces forces.

« Voilà, monsieur, l'explication rationnelle de ces faits étranges. Elle sera, je l'espère, favorablement accueillie par vous et tous ceux qui cherchent à comprendre le jeu de la vie dans les phénomènes transcendants de la biologie.

« Toutefois il est un fait bien remarquable à noter, et c'est par là que je terminerai cette trop longue communication. Je veux parler du fonctionnement de la mémoire, malgré l'état d'insensibilité absolue résultant de la catalepsie et de l'extase et l'abolition présumée, par cela même, de toutes les facultés mentales.

« Voici, je crois, la seule explication possible de ce phénomène étrange : il est des cas, très rares il est vrai, et celui qui nous occupe est de ce nombre, où l'exercice de certaines facultés persiste malgré la catalepsie, surtout quand il s'agit de vives impressions

reçues ; or, ici le drame de la croix avait, sans nul doute, produit une impression tellement profonde sur l'âme de la jeune fille, que cette impression avait survécu à la perte de la sensibilité.

« D<sup>r</sup> H. HUGUET, »  
d. m. p.

(*Petit Moniteur universel du soir*, 13 avril 1869.)

---

## Dissertations spirites.

---

### L'agent de propagation le plus puissant, c'est l'exemple.

(Société de Paris, séance du 30 avril, 1869.)

Je viens ce soir, mes amis, vous parler quelques instants. A la dernière séance je n'ai pas répondu, j'étais occupé ailleurs. Nos travaux comme Esprits sont beaucoup plus étendus que vous ne pouvez le supposer, et les instruments de nos pensées ne sont pas toujours disponibles. J'ai encore quelques conseils à vous donner sur la marche que vous devez suivre vis-à-vis du public, dans le but de faire progresser l'œuvre à laquelle j'avais voué ma vie corporelle et dont je poursuis le perfectionnement dans l'erraticité.

Ce que je vous recommanderai d'abord et surtout, c'est la tolérance, l'affection, la sympathie à l'égard les uns des autres, et aussi à l'égard des incrédules.

Lorsque vous voyez dans la rue un aveugle, le premier sentiment qui s'impose à vous est la compassion ; qu'il en soit de même pour vos frères dont les yeux sont clos et voilés par les ténèbres de l'ignorance ou de l'incrédulité ; plaignez-les avant de les blâmer. Montrez, par votre douceur, votre résignation à supporter les maux de cette vie, votre humilité au milieu des satisfactions, des avantages et des joies que Dieu vous envoie, montrez qu'il y a en vous un principe supérieur, une âme obéissant à une loi, à une vérité supérieure aussi : le Spiritisme.

Les brochures, les journaux, les livres, les publications de toutes sortes sont des moyens puissants d'introduire partout la lumière, mais le plus sûr, le plus intime et le plus accessible à tous, c'est l'exemple dans la charité, la douceur et l'amour.

Je remercie la Société de venir en aide aux infortunes véritables qui lui sont signalées. Voilà de bon Spiritisme, voilà de la vraie

fraternité. Être frères : c'est avoir les mêmes intérêts, les mêmes pensées, le même cœur !

Spirites, vous êtes tous frères dans la plus sainte acception du terme. En vous priant de vous aimer les uns les autres, je ne fais que rappeler la divine parole de celui qui, il y a dix-huit cents ans apporta sur la terre le premier germe de l'égalité. Suivez sa loi, elle est la vôtre ; je n'ai fait que rendre plus palpables quelques-uns de ses enseignements. Obscur ouvrier de ce maître, de cet Esprit supérieur émané de la source de lumière, j'ai reflété cette lumière comme le ver luisant reflète la clarté d'une étoile. Mais l'étoile brille aux cieus, le ver luisant brille sur terre dans les ténèbres, telle est la différence.

Continuez les traditions que je vous ai laissées en vous quittant.

Que le plus parfait accord, la plus grande sympathie, la plus sincère abnégation règnent au sein du Comité. Il saura, je l'espère, remplir avec honneur, fidélité et conscience, le mandat qui lui est confié.

Ah ! quand tous les hommes comprendront tout ce que renferment les mots amour et charité, il n'y aura plus sur terre ni soldats ni ennemis, il n'y aura plus que des frères ; il n'y aura plus de regards irrités et farouches, il n'y aura que des fronts inclinés vers Dieu !

Au revoir, chers amis, et merci encore au nom de celui qui n'oublie pas le verre d'eau et l'obole de la veuve.

ALLAN KARDEC.

---

## Poésies spirites.

---

### L'Ère nouvelle.

(Paris, 16 avril 1869. - Médium, M. X.)

Je vous parle ce soir en vers, et mon langage  
Va bien vous étonner, messieurs, probablement ;  
Le langage des dieux est celui d'un autre âge,  
Et les vers sont fort peu prisés pour le moment.

Mais un jour renaîtra pour la Muse attristée,  
Et les cœurs, rallumés, bientôt applaudiront  
Les accents fraternels d'une lyre vantée,  
Vibrant entre les doigts d'un homme au jeune front.



Bientôt on entendra s'élever de la terre  
Un cri mystérieux, un hymne colossal  
Couvrant, de son écho, les éclats du tonnerre  
Gémissant, des canons au service du mal.

Ce cri sera pour tous : progrès, amour, lumière !  
Tous les hommes, enfin, se tenant par la main,  
Viendront se réunir sous la sainte bannière ;  
La douce liberté montrera le chemin.

Merci, Dieu ! Liberté ! l'un père, l'autre fille,  
Mais immortels tous deux ; vous avez délivré  
De son entrave enfin, votre pauvre famille,  
L'humanité souffrante, au cœur sombre et navré.

Vous montrez à la fin l'espoir au prolétaire,  
Mais en lui défendant la révolution.  
Vous faites triompher le dogme égalitaire  
Par la bonté, l'amour et l'abnégation.

Unique est l'étendard, et sa devise est sainte.  
Amour et liberté, progrès, fraternité !  
Que ces mots généreux vibrent dans cette enceinte  
Avant d'atteindre au cœur toute l'humanité !

Voilà l'enseignement qu'aujourd'hui je vous donne  
Par mon cher médium, dont je guide la main.  
Si je lui parle en vers, il faut qu'on me pardonne !  
En vers, non contre tous, car mon vers est humain.

A. DE MUSSET.

---

### **Merveilles du Monde invisible.**

Si Musset a parlé, je ne veux pas me taire,  
Et ma voix ne doit pas demeurer solitaire,  
Muette devant vous.

Si mon corps, sous les fleurs, ce soir, dort et repose,  
Mon Esprit, doucement, a soulevé la rose  
Pour vous saluer tous.

Bonjour, amis, bonjour : je revis, et l'aurore  
Paraissant à mes yeux, est plus brillante encore

Que le plus brillant jour ;  
Et, par delà la tombe, ardente est l'étincelle.  
Le beau voile d'azur, en s'entrouvrant, ruisselle  
De lumière et d'amour.

Il est bien beau le ciel ! bien douce est la patrie  
Que mon Esprit voyait, vivant ; terre chérie,  
Où son aile parfois  
En prenant son essor, où ma sainte pensée  
Était subitement d'un rayon traversée,  
Vif éclair de la foi.

Je dirai quelque jour ce que, sous cette tombe,  
Où, quand on ne croit pas, toute espérance tombe,  
L'Esprit peut entrevoir,  
Quand il a, comme vous, une clarté divine  
Qui laisse la vertu briller dans la poitrine  
Comme un ardent miroir.

Cette ardente clarté, vous le savez sans doute,  
C'est la croyance à l'âme ; elle montre la route  
A l'Esprit inquiet,  
Qui scrute dans le ciel chaque astre, chaque étoile,  
Demandant pour son âme un pilote, une voile,  
Un bienfaisant reflet.

A. DE LAMARTINE.

---

## Notices Bibliographiques.

---

### **Nouvelles histoires à mes bonnes petites amies<sup>10</sup>**

Par Mademoiselle Sophie Gras de Haut-Castel, âgée de 10 ans.

Sous ce titre vient de paraître, chez Dentu, un ouvrage qui, au premier abord, ne paraît pas devoir se rattacher directement à nos études ; mais on comprendra facilement de quel intérêt ce recueil d'historiettes enfantines peut être pour nous, en prenant connaissance de cette note de l'éditeur : - *Le volume qu'on va lire est textuellement l'œuvre d'une enfant, qui l'a composé depuis l'âge de huit ans et demi jusqu'à dix ans et demi.*

---

<sup>10</sup> Paris, 1869, 1 vol. in-18 - Prix, 3 fr. 30, *franco*.

Le premier sentiment qui naît dans l'esprit du lecteur est certainement le doute. En ouvrant les premières pages, un sourire d'incrédulité erre sur les lèvres ; on se demande qui a pu s'aveugler au point de publier les élucubrations incohérentes d'un cerveau d'enfant. Mais l'esprit critique s'envole, et l'attention, la curiosité s'éveillent en découvrant dans ces historiettes de l'intérêt, des situations vraisemblables, une conclusion logique, des caractères bien développés, une moralité.

Mademoiselle Sophie Gras n'en est pas d'ailleurs à son coup d'essai ; elle publia, il y a une couple d'années, un premier ouvrage, sous le titre de : *Contes à mes petites amies*. Il est, comme ce dernier, entièrement l'œuvre d'une petite fille de huit ans et demi, qui, dans un âge où l'on ne songe guère qu'à jouer et folâtrer, donne carrière aux compositions écloses dans son ardente imagination.

On retrouve, sans doute, dans ces œuvres enfantines, des réminiscences de lecture, mais, en outre, on sent des idées personnelles, de l'observation, jointes à une instruction remarquablement développée. Mademoiselle Sophie Gras connaît certainement tous les grands faits de l'histoire de son pays ; les difficultés de la grammaire, de l'arithmétique et de la géométrie sont un jeu pour elle. Elle a dû étudier avec fruit la botanique et la géologie, car la Faune et la Flore des différents pays qu'elle décrit lui sont parfaitement connues. Quelques citations prises au hasard prouveront mieux que tout ce que nous pourrions dire l'attrait de ce livre.

On y trouve à chaque page des tableaux comme celui-ci :

« La vieille grand-mère ranima d'un souffle haletant les charbons presque éteints qui dormaient sous la cendre. Elle fit un peu de feu avec les débris de sarments qui étaient les seules provisions de l'hiver, et mit quelques charbons dans les chaufferettes d'argile. Elle accrocha la lampe de fer à un roseau, réchauffa la couchette de ses petites-filles et se mit à chanter une vieille balade gaélique pour les endormir, tandis qu'elle filait au rouet afin de leur faire un habit.

« Là chaumière était ornée de vieilles images de saints clouées aux murs de terre. Quelques ustensiles de cuisine, ainsi qu'une grosse table de chêne, formaient tout l'ameublement, et une simple croix de bois était suspendue à un clou. »

Ou bien encore des descriptions :

« Le soleil à son déclin ne répand plus que quelques rayons d'or qui s'éteignent au milieu des nuages roses. Il pénètre faiblement au

travers du feuillage transparent auquel il laisse une couleur vert tendre ; il éparpille le reste de son éclat sur les feuilles des lauriers roses dont il attendrit les nuances, tandis que l'astre de la nuit quitte lentement son sommeil prolongé. »

Page 18 : « Le lendemain, au lever de l'aurore, Delphine se leva, prit son petit paquet sous son bras et un panier rempli de provisions. - Elle ferma sa maison et partit en folâtrant. Adieu, rochers, ruisseaux, bois et fontaines, qui m'avez si souvent amusée de votre doux murmure ; adieu, claires eaux que je buvais... »

« ... Le soleil venant à paraître marchait majestueusement et faisait briller les fleurs de toutes couleurs. Celles-ci, humectées d'une douce rosée, exhalaient les plus doux parfums. On approchait de l'hiver, mais la matinée était radieuse et des gouttes d'eau pendaient aux arbres qui relevaient leurs branches affaissées sous le poids de leurs fruits. »

Page 36 : « Madame de Rozan, qui était demeurée dans un cachot infect où pénétraient avec peine les rayons d'un jour blafard, était éblouie de la clarté du soleil... Elle entendait bouillonner à ses côtés les ruisseaux écumants dont elle écoutait le murmure avec volupté. Elle considérait le lis blanc des eaux, où tremblait une goutte de rosée et ses boutons tordus prêts à éclore. - « Ta demeure, ô Delphine, disait-elle, est plus délicieuse que n'était mon palais. »

Pages 55-56 : « Aucun bruit ne se faisait entendre que le pétilllement des flammes dont les flammèches apparaissaient comme des flambeaux sinistres au milieu de la nuit. Bientôt la violence de l'incendie redoubla. Des tourbillons de flammes entremêlées de fumée noire et rousse s'élevaient dans les airs. - Les vieux bananiers et les ifs séculaires tombaient avec d'affreux craquements. - Les cris plaintifs des colombes gémissant dans les bocages de la savane, retentissaient au loin comme le son des cloches qui se lamentent. »

Page 77 : « Les bords du torrent étaient émaillés de fleurs parfumées qui formaient une bigarrure de toutes les couleurs sur le vert tapis des herbes. La fille du printemps, l'aimable violette, emblème de la simplicité, croissait en abondance dans ce lieu où la main des hommes ne l'avait jamais cueillie. »

Page 101 : « Non loin de là était une prairie remplie d'orobanches, de silènes, de violettes et d'amarantes ; quelques tilleuls presque morts, aux feuilles jaunes, étaient de loin en loin, placés sans sy-

métrie. Des milliers d'oiseaux voltigeaient sur les rameaux fleuris, chantant leurs airs les plus harmonieux ; les arbres étaient chargés de fruits et leurs branches moussues, rompant sous le poids au moindre orage, faisaient entendre de sourds craquements. Dans ce jardin, image du paradis terrestre, entouré d'une noire forêt, on ne ressentait ni le malheur, ni les remords de l'âme ; tout y était charmant et paisible ; *l'on y était pur...* Que manquait-il à ce lieu que la divine Providence s'était plu à parer de toutes les beautés de la nature ? »

Page 286 : « Marguerite avait choisi deux de ses amies, au nombre desquelles était Ethéréda, pour marcher derrière elle et porter sa couronne. Ces deux petites filles, qui lui servaient de suivantes, étaient gentilles comme des déesses ; vous auriez pris chacune d'elles pour Vénus enfant, en ajoutant toutefois que leur visage avait la douceur et la bonté des vierges chrétiennes. C'étaient deux boutons de rose avant de s'ouvrir.

Nous voudrions tout citer, et démontrer jusqu'à l'évidence la poésie naïve, la connaissance réelle des sentiments qui s'affirment, à chaque page, au milieu de réflexions enfantines, comme les éclairs d'un génie qui s'ignore encore, mais qui transparaît malgré les obstacles que lui oppose un instrument cérébral incomplètement développé.

En supposant que la mémoire joue ici un certain rôle, le fait n'en est pas moins remarquable et important par ses conséquences psychologiques. Il appelle forcément l'attention sur les faits analogues de précocité intellectuelle et les connaissances innées. Involontairement, on cherche à se les expliquer, et avec les idées de pluralités des existences qui, chaque jour, acquièrent davantage d'autorité, on arrive à n'en trouver de solution rationnelle que dans le principe de la réincarnation.

Cet enfant a *acquis* dans une existence antérieure, et son organisme, extrêmement malléable, lui permet d'épancher en œuvres littéraires ses connaissances variées, et de s'assimiler les formes actuelles. Les exemples de ce genre ne sont pas rares, tel fut Mozart enfant, comme compositeur ; tel Jean-Baptiste Rey qui mourut grand-maître de la chapelle impériale. Agé à peine de neuf ans, il chantait, les pieds dans la rosée et la tête au soleil, précisément près de la ville de Lauzerte, dans la vallée du Quercy, où est née et où habite notre héroïne. C'était une âme en exil qui se rappelait les mélodies de la patrie absente et s'en faisait l'écho. L'expression et

la justesse de son chant frappèrent un étranger que le hasard avait amené dans ce lieu. Il l'emmena avec lui à Toulouse, le fit entrer dans la maîtrise de Saint-Sernin, d'où l'enfant, devenu homme, sortit pour aller diriger, à l'orchestre de l'Opéra, les chefs-d'œuvre de Gluck, Grétry, Sacchini, Salieri et Paësiello. Telle fut aussi madame Clélie Duplantier, l'un de nos plus remarquables esprits instructeurs qui, dès l'âge de huit ans et demi, traduisait l'hébreu à livre ouvert et enseignait le latin et le grec à ses frères et à ses cousins plus âgés qu'elle-même.

En faut-il conclure que les enfants qui n'apprennent qu'à force d'études persévérantes ont été ignorants ou sans moyens dans leur précédente existence ? Non, sans doute ; la faculté de se souvenir est inhérente au dégagement plus ou moins facile de l'âme et qui, chez quelques individualités, est poussé aux plus extrêmes limites. Il existe chez quelques-uns une sorte de vue rétrospective qui leur rappelle le passé ; tandis que pour d'autres qui ne la possèdent pas, ce passé ne laisse aucune trace *apparente*. Le passé est comme un rêve dont on se souvient plus ou moins exactement ou qu'on a parfois totalement oublié.

Plusieurs journaux ont rendu compte des œuvres de mademoiselle Sophie Gras, en outre, le *Salut public* de Lyon, qui tout en donnant des éloges mérités à l'intelligence précoce de l'auteur, ajoute ce qui suit :

« Je suis tenté de dédier le début de ma causerie aux amateurs de phénomènes, de phénomènes moraux et intellectuels s'entend, car dans l'ordre physique rien n'est pénible à voir, selon moi, comme ces dérogations vivantes aux lois de la nature...

...« La famille de mademoiselle Sophie Gras, qui jouit d'une grande fortune et d'une haute considération dans le Quercy, n'a pas prémédité ce système d'éducation ; elle a laissé faire, mais n'est-ce pas trop encore ? Cette enfant prodigieuse n'a rien connu des joies enfantines et déflore par une hâte prématurée celles de l'adolescence, etc., etc. »

Nous partageons complètement l'opinion du rédacteur du *Salut public*, en ce qui concerne les monstruosité physiques. On est péniblement affecté à la vue de certaines exhibitions de ce genre ; mais sont-ce bien là des dérogations aux lois de la nature ? Ne serait-il pas plus logique d'y voir, au contraire, comme l'enseigne le Spiritisme, une application de lois universelles encore imparfaitement connues et

une démonstration de nature opposée, mais aussi concluante que la première, de la pluralité des existences ?

Quant au danger de laisser mademoiselle Sophie Gras à ses inspirations ; nous sommes d'avis qu'il n'existe pas. Le danger serait de comprimer ce besoin de s'épancher qui la domine. Il serait aussi imprudent de forcer à la concentration les intelligences qui s'affirment de la sorte, que d'accumuler dans l'esprit de certains *petits prodiges*, des connaissances qui se déroulent sur un geste, serinettes agréables à une première audition, mais dont on se fatigue rapidement ; intelligences remarquables peut-être, mais qui s'étiolent et s'abâtardissent dans une température de serre chaude pour laquelle elles n'étaient pas nées.

Les vocations naturelles, conséquences d'acquets antérieurs, sont irrésistibles ; les combattre, c'est vouloir briser les individualités qui les possèdent. Laissons donc gouverner par l'inspiration les Esprits qui, comme mademoiselle Gras, sont *arrivés* en passant par la filière commune des incarnations successives.

---

### **La Doctrine de la vie éternelle des âmes et de la réincarnation,**

Enseignée il y a quarante ans par l'un des plus illustres savants de notre siècle.

---

Nous sommes heureux d'annoncer à nos frères en doctrine que la traduction française d'un ouvrage très intéressant de sir Humphry Davy, par M. Camille Flammarion, est enfin sous presse et sera publiée dans un mois environ.

Sir Humphry Davy, le célèbre chimiste auquel on doit la féconde *théorie de la chimie moderne*, substituée à celle de Lavoisier, la découverte du *chlore*, celle de l'*iode*, la décomposition de l'eau par l'électricité, la lampe des mineurs, etc. ; sir Humphry Davy, le savant professeur de l'Institution royale de Londres, président de la Société royale d'Angleterre, membre de l'Institut de France, - et plus grand encore par ses immenses travaux scientifiques que par tous ses titres, - a écrit avant 1830 un livre que Cuvier lui-même a qualifié de *sublime*, mais qui est presque complètement inconnu

en France, et qui a pour titre : « *The Last Days of a Philosopher. Les Derniers Jours d'un Philosophe.* »

Cet ouvrage commence par une *vision* au Colysée de Rome. L'auteur, solitaire au milieu des ruines, est transporté par un Esprit, qu'il entend sans le voir, dans le monde de Saturne et ensuite dans les comètes. L'Esprit lui expose que les âmes ont été créées à l'origine des temps, libres et indépendantes ; que leur destinée est de progresser toujours ; qu'elles se réincarnent dans les différents mondes ; que notre vie actuelle est une vie d'épreuves, etc., en un mot, les vérités qui constituent actuellement la base de la doctrine philosophique du Spiritisme.

Diverses questions de science, d'histoire, de philosophie et de religion composent en même temps ce remarquable ouvrage.

M. Camille Flammarion en avait entrepris la traduction depuis deux ans, et nous savons que M. Allan Kardec pressait fort le jeune astronome de la terminer.

Nous avons voulu faire connaître cette bonne nouvelle avant même la publication de l'ouvrage. Dans notre prochain numéro nous espérons pouvoir annoncer définitivement cette publication, à moitié imprimée déjà (en format populaire), et donner en même temps un extrait de cette intéressante traduction.

---

## AVIS TRÈS IMPORTANT.

—

Nous rappelons à messieurs les abonnés que pour tout ce qui concerne les abonnements, achats d'ouvrages, expéditions, changements d'adresses, les personnes qui n'habitent pas Paris devront s'adresser à *M. Bittard, gérant de la librairie, 7, rue de Lille.*

---

## ERRATUM.

Numéro de mai 1869, page 145, ligne 19, au lieu de : *et certain*, lisez : *éternel*.  
Même page, ligne 31, au lieu de : *tout se pressait*, lisez : *tout se précisait*.

Pour le comité de rédaction, le Secrétaire-gérant,  
A. DESLIENS.